

PERSPECTIVES TOUCHANTES



Vous pouvez être certaine, madame, que mon fils rendra mademoiselle votre fille tout à fait heureuse. C'est un garçon très sérieux... il a déjà la goutte.

LES BABOUCHES D'ALI-TAM-TAM OU
LES DANGERS DE L'AVARICE

CONTE ORIENTAL

(Pour le SAMEDI)



Il y avait autrefois à Bagdad, un vieil avare, riche marchand retiré du commerce, mais faisant encore, au besoin, quelques affaires quand il y avait gros à gagner. Il se nommait Ali-Tam-Tam.

Comme je l'ai dit, il était fort avare et son avarice lui faisait se négliger beaucoup surtout dans ses vêtements.

Il était toujours vêtu de loques sordides et avait comme chaussures, une paire de babouches si usées, si rapiécées, qu'elles étaient devenues la fable de Bagdad.

Quand le vieil Ali sortait pour aller acheter, chez quelque revendeur, les maigres provisions dont il faisait son ordinaire, les gamins de la ville le poursuivaient de leurs huées, heureux quand Ali n'attrapait pas quelques os ou quelque fruit gâté que lui jetaient ces vauriens.

Mais il se consolait de ses avarices quotidiennes en se renfermant soigneusement dans sa maison et, après avoir vérifié sa porte, en soupesant ses richesses et en tirant de vieux coffres où il les enfouissait, de riches parures en pierres précieuses ou des vases d'or et d'argent qu'il avait acquis à vil prix.

Rien ne le corrigeait ; il s'était successivement débarrassé d'une petite nièce qui lui faisait sa cuisine et qu'il ne payait pas, et d'un chien qu'il avait, de peur des voleurs, afin de ne rien dépenser pour leur entretien.

Plus récemment, il s'était brouillé avec un de ses parents, le dernier qu'il fréquentait encore, parce que celui-ci lui avait reproché son avarice, qui l'empêchait de se vêtir comme sa position de fortune le lui permettait et le rendait la honte des siens.

Or quelques jours après cette dispute, il eut l'occasion d'acquérir pour presque rien, d'un commerçant fort gêné dans ses affaires, un magnifique coffret en bois des îles tout incrusté de nacre, curieusement ouvragé et renfermant six flacons de cristal taillé, remplis de parfums de grand prix.

Comme il rapportait chez lui cette aubaine, il se promit, vu le bon marché extraordinaire de son acquisition et le grand bénéfice qu'il en espérait en la revendant, de s'offrir quelque extra.

Il réfléchit tout le jour à ce qu'il pourrait bien acheter.

Trait-il voir un curieux spectacle qui, depuis quelques jours, attirait toute la ville et où des bayadères, des jongleurs et des charmeurs de serpents faisaient, dit-on, merveille ?

Il s'en souciait peu, ayant depuis longtemps, si ce n'est toujours, renoncé aux plaisirs pour lesquels il fallait payer !

S'offrirait-il une caisse du meilleur café ?

Mais il était habitué à n'en boire que de mauvais !

S'achèterait-il un vêtement chez un fripier de sa connaissance et dont l'échoppe était dans la rue même ?

Mais ce fripier, qui était aussi un fripon, l'écorcherait tout vif et le prix complet de son coffret, des flacons et de leur contenu, y passerait et au delà !

Il y avait bien les babouches, qui étaient, nous l'avons dit, fort usées. Mais, des souliers neufs l'incommoderaient, jureraient avec ses haillons, etc., etc. Bref, après bien des projets, aussitôt détruits qu'échafaudés, il s'arrêta à l'idée d'aller prendre un bain, dont il avait, du reste, grandement besoin, d'autant que c'était une habitude dont il avait à peu près perdu le souvenir.

Le lendemain matin qui suivit cette grande résolution, il mangea de bonne heure son frugal repas ; fit son ménage, ce qui ne fut pas long et, après avoir chaussé les fameuses babouches et mis son meilleur caftan, il tira d'un vieux bahut une bourse rebondie où il prit, non sans un gros soupir, une pièce de vingt maravédis, la plus

rognée qu'il trouva, ferma sa porte avec soin et se dirigea allègrement vers l'étuve. En y arrivant, malgré l'heure matinale, il y avait déjà quelques clients qui venaient prendre leur bain avant les grandes chaleurs et, parmi ces rares visiteurs, le parent avec lequel Ali s'était disputé quelques jours avant.

Le parent renouvela ses reproches à Ali, se moquant surtout de ses grotesques chaussures. Ali riposta aigrement et ils se séparèrent en se disant des injures.

Ali pénétra dans le Hammam, après avoir laissé, suivant l'usage, ses babouches dans le vestibule ; il se dévêtit, fit ses ablutions et, après avoir passé par les différentes étuves et s'être fait vigoureusement masser par le nègre préposé à ces fonctions, il goûta, sur un lit de repos, un sommeil réparateur. Midi sonnant, comme il ne se souciait pas de prendre là un repas qui lui aurait coûté vingt autres maravédis, il s'habilla, paya son bain et sortit.

En arrivant dans le vestibule, il aperçut avec stupéfaction, à la place même où il avait laissé ses chaussures, une paire de babouches neuves, vernies et fort belles : ne sachant que penser, il les essaya, elles lui allaient comme un gant ! Un dernier regard jeté autour de lui le convainquit de l'absence de ses savates. Ali supposa immédiatement que son parent, honteux de le voir se promener avec ses vieilles savates, lui en avait mis de neuves à la place.

Il se moqua de lui *in petto* et s'éloigna fort satisfait de sa journée et tout regaillard par l'excellent bain qu'il avait pris.

Ali, de retour dans sa maison, déjeuna de bon appétit et s'appretait à faire sa sieste, quand des coups violents, frappés à sa porte, le firent sursauter ; il alla ouvrir et une nuée de chances se précipita dans la maison.

Ali fut frappé, enlevé et emporté comme un paquet par quatre vigoureux gaillards qui le déposèrent, avant qu'il eut eu le temps de se reconnaître, devant le cadi du quartier.

Ce magistrat l'interpella brutalement, lui reprochant son avarice qui, malgré sa fortune bien